

Je ne sais rien qu'un philosophe
souhaite plus être qu'un bon
danseur. Car la danse est son
idéal, son art aussi, sa seule piété,
enfin : son « culte ».

Le Gai Savoir

I

Que toujours la mer sournoise
ou la montagne impitoyable
environnent celui qui cherche.

NIETZSCHE, *Notes*, 1880.

Sur la Riviera du Levant, a-t-on jamais vu automne plus triste et plus humide que cet automne 1882? Où s'en est allée la lumière? L'air est glacé comme la pluie. Depuis des semaines, Nietzsche attend le soleil. Le 23 novembre, il a quitté Gênes pour s'installer à Rapallo, un peu plus bas, entre Portofino et Zoagli. À l'Albergo della Posta, il a trouvé une chambre avec une cheminée et une vue sur la mer. Le feu qu'on lui allume tous les soirs lui donne l'illusion d'un peu de chaleur. De son lit, il entend les vagues dans la nuit. Une nuit sans étoiles et sans lune. Seul, il rêve des hauts plateaux du Mexique – de leur lumière et de leur climat, qui lui rendraient une santé qu'il a perdue. Tout le jour, il a marché avec l'espoir de mieux dormir, mais le sommeil ne vient pas. Alors il verse dans un verre quelques gouttes de chloral hydraté et, doucement, sombre dans l'inconscience.

Au matin, le ciel n'est pas plus lumineux que la veille. C'est à désespérer. Pourtant, derrière l'auberge s'élève le Monte Allegro – le mont Joyeux –, dans lequel il voit un bon présage. Ne venait-il pas de trouver, l'année dernière à Gênes, le secret de la « Gaya

Scienza », la connaissance joyeuse, le *Gai Savoir*? Il n'a rien oublié. Malgré le froid, il sort. Il avance malgré le silence qui se fait lourd comme la mort. Envers et contre tout, il a choisi de vivre. D'être « solide sur ses jambes ». Son bâton de marcheur à la main, il emprunte dans la bruine le sentier qui mène à Zoagli. À l'horizon, les nuages s'accumulent; aucun espoir d'éclaircie. Et pourtant il marche. Le chemin domine la mer. Il avance en regardant ses pieds pour éviter les flaques. Pas la moindre couleur pour égayer sa marche. La nature, comme lui, attend le soleil pour fleurir. Les pins parasols, plantés sur la colline, découpent des formes noires dans le ciel et les oliviers sont gris comme la pluie. Il est seul sur le sentier et marche d'un pas rapide malgré la boue qui rend le sol glissant par endroits. Le mouvement est une délivrance et il se laisse entraîner par son rythme. Les migraines de la nuit ont cessé et il avance, comme soulagé d'un poids. En bas, la mer est agitée: pas une barque de pêcheur, pas une voile rouge à l'horizon. Tout se confond dans la grisaille, les arbres n'ont plus de noms. Pins, lauriers, araucarias sont du même noir verdâtre. Pourtant, la pluie a cessé et la marche devient plus facile. Le corps semble de plus en plus heureux à mesure qu'il se réchauffe. Les pensées, jusque-là engourdies, se réveillent en même temps que les muscles.

Autour de lui, le silence ne lui fait plus peur. Voilà une heure qu'il marche sans autre bruit que celui des vagues se fracassant contre les rochers. Il n'aime pas entendre ce ressac qui lui rappelle ses mauvaises nuits. Il marche de plus en plus vite, comme pour s'assurer que tout son corps fonctionne bien, émer-

veillé par une agilité que n'auraient jamais laissé espérer les vives douleurs de la veille. « D'énormes marches, un genre de vie aussi simple que possible, un séjour ininterrompu en plein air, des fatigues continues », n'étaient-ce pas là les moyens dont se servait César pour se défendre de ses maladies? Fatiguer le corps pour libérer l'esprit : voilà ce qu'il attend de ses promenades. Mais elles ne semblent pas suffisantes. Il manque la lumière. Il aimerait que le ciel se délivre de son « demi-jour livide ». Dans son esprit, les phrases se bousculent : pourtant, l'œuvre ne prend pas forme. Il est ici depuis un mois et n'a encore rien écrit. Les notes s'accumulent entre deux nuits blanches. Le ciel gris n'est pas le seul coupable, ni le froid, ni ses continuels maux d'estomac : le visage d'une jeune Russe le poursuit – Lou Salomé – qu'il a rencontrée au printemps, à Rome. Un instant, un été, il a cru qu'un ange lui avait été envoyé pour le « soulager de maints fardeaux que la douleur et la solitude avaient rendus trop lourds ». Ensemble, ils sont allés à Orta, sur le lac, et se sont promenés sur le Sacro Monte. C'était en mai, dans le parfum des premiers chèvrefeuilles. Ils avaient gravi la colline et pris le chemin ombragé, bordé de charmes, qui montait jusqu'aux chapelles, après le cimetière. Une main ocre peinte sur les murs les guidait d'une chapelle à l'autre. Il y en avait vingt. Il en eût souhaité mille. Au sommet, devant l'église San Nicolao, ils se sont arrêtés pour contempler l'isola San Giulio, île improbable au milieu du lac, si proche et comme inatteignable. Ce fut « le plus beau rêve de sa vie ». Il le lui dit. Elle le croit. Mais il voudrait davantage. Il ne voudrait plus la quitter. Elle refuse le mariage. Ils

passent pourtant trois semaines ensemble, au mois d'août, à Tautenburg, sous la bonne garde de sa sœur Élisabeth. Il croit avoir trouvé l'« héritière ».

Ou tout n'était-il qu'un mirage ?

Du sentier, Nietzsche aperçoit le petit village de Zoagli, frontière sud de son royaume ; jamais il ne pousse au-delà, c'est la bonne distance, lui semble-t-il, celle qui convient à ses forces limitées de perpétuel convalescent. Lou est une erreur. Un faux pas sur le chemin de l'ermite. L'ermite ne doit pas s'écarter de sa voie : il doit être seul, s'il veut créer. Au-dessous de lui, la mer a la couleur argentée des oliviers. Il fait trop froid pour s'arrêter. Où est la lumière d'Orta ? Quand lui sera-t-elle rendue ? Quand pourra-t-il accoucher enfin de cet enfant qu'il porte en lui depuis dix-huit mois maintenant, tel « un éléphant femelle » ?

C'était en août 1981, à Sils-Maria, haute Engadine, un jour où il se promenait à « six mille pieds au-dessus de l'homme et du temps ». Il marchait depuis le matin – seul – comme aujourd'hui, à Rapallo. Il était presque arrivé à Surlej, de l'autre côté du lac, un lac bleu comme le ciel d'été. On entendait le bruit d'un torrent qui dévalait la pente de la montagne entre les pins et les mélèzes. Au bord de l'eau, sur sa gauche, se dressait un rocher en forme de pyramide devant lequel il était passé des dizaines de fois sans jamais le remarquer. Le soleil était au zénith et l'air semblait comme purifié. En fermant les yeux, il aurait presque pu se croire sur les hauts plateaux du Mexique, au bord de l'océan Pacifique, à Oaxaca par exemple, ou ailleurs, très haut, là où l'homme est délivré de l'esprit de pesanteur, là où il peut enfin danser.